Bibliothèque anarchiste

Le Réveil clandestin
La réforme informe et difforme
décembre 1940

extrait le 4 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°5 du *Réveil clandestin*

bibliotheque-anarchiste.com

La réforme informe et difforme

Le Réveil clandestin

décembre 1940

Table des matières

Les martyrs 3
Les profiteurs 3
Les escamoteurs clérico fascistes 4
La réforme nazifasciste 5
Adaptation au lieu de transformation 5
La même chose 6
Gardons notre force 7

légués liés au patronat contre 4 fidèles à leur classe. Bien plus, comme parmi ces 4, il y aura d'office le fonctionnaire syndical prêt à se rendre compte de « toutes les difficultés patronales » encore plus que de celles ouvrières, nous laissons à chacun de juger de l'affaiblissement de l'ancien syndicat, menant indépendamment la lutte et réservant à lui seul toute décision à prendre.

Gardons notre force

Les travailleurs n'ont pour eux que la force du nombre. Si par un mécanisme dit par ironie paritaire, nous assurons à la minorité formée par les jaunes, les gardes-chiourmes et les patrons ensemble une délégation trois fois supérieure à la nôtre et appelée à tout trancher, nous aurons sacrifié sans compensation aucune notre principal moyen d'action. Ce n'est pas pour rien que nous entendons plus que jamais pester contre le démos, le gros tas du monceau de la masse, la foule, etc., qui sans doute mérite plus d'un reproche et nous ne les lui épargnons pas, mais qui vaut toujours mieux que toutes les prétendues élites, hiérarchies, aristocraties, dont le triomphe en Italie et en Allemagne nous a valu un monstrueux recul moral et pour finir la guerre la plus atroce de tous les temps. Leur grand mérite serait — et il faudrait encore vérifier la chose de près — d'avoir trouvé la solution au chômage, mais simplement par le retour au travail forcé, au servage. En effet, les serfs, pas plus que les esclaves, n'ont pas connu le chômage ! Quoi qu'il en soit, en Italie du moins, le chômage existait avant la guerre et toutes les lettres que nous en recevions en parlaient. Peut-être la guerre l'a-t-elle résorbé.

résoudre le problème du chômage, de l'engorgement des produits allant de pair avec leur mévente, de la soi-disant surproduction aboutissant aux pires privations, du machinisme cessant d'être un bienfait pour devenir un fléau, de la répartition équitable venant remplacer les destructions criminelles, il nous est simplement proposé d'adopter un mécanisme conçu pour assurer la stabilité de l'exploitation capitaliste la suprématie patronale, la soumission ouvrière et pour tout dire le travail forcé et militarisé. Comme compensation, il est prévu un meilleur équilibre d'une misère devenue générale et une organisation de secours dont le montant sera retenu d'office sur les salaires. Impôt à la source !

Ce n'est nullement une transformation du capitalisme qui est visée mais une adaptation lui permettant de durer malgré tout. N'avons-nous pas raison de parler d'escamotage ? Plus on étudie de près le mécanisme proposé par les corporatistes et plus on s'aperçoit, nous le répétons, qu'il est conçu pour brider, frapper, anéantir l'action des salariés, les réduire à l'impuissance. Il serait difficile d'expliquer autrement les adhésions qu'il a rencontrées chez les patrons les plus hostiles au syndicalisme ouvrier.

La même chose

A preuve que la communauté professionnelle ne diffère guère ou si peu de la corporation, nous avons sous les yeux la lettre de l'un des plus notoires corporatistes et cléricaux de Genève proposant la dite communauté au Syndicat des ferblantiers (F.O.B.B.). L'essentiel est de faire reconnaître avant tout comme partie contractante le syndicat jaune, de façon à entraver et affaiblir les revendications ouvrières. Ensuite, il sera aisé de faire admettre un syndicat des chefs d'usine, contremaîtres et employés, venant doubler le syndicat patronal et sa représentation. Chaque partie contractante ayant un même nombre de délégués, il y aura par exemple, 5 ouvriers y compris le ou les délégués jaunes. 5 patrons, 5 contremaîtres. On aura ainsi un total de 11 dé-

Les martyrs

On a pu dire avec raison que tout grand mouvement historique connaît trois périodes : celle des martyrs d'abord, des profiteurs ensuite, des escamoteurs pour finir.

Hélas ! le syndicalisme aussi n'a pas échappé à cette évolution. Il n'est pas bien éloigné de nous le temps où les syndiqués grévistes étaient victimes des fusillades, de la prison ou simplement de la guillotine sèche, soit de l'impossibilité de retrouver du travail.

Les profiteurs

Cette première période héroïque ne devait pas tarder à être suivie, avec le fonctionnarisme syndical, de celle des profiteurs. Quelle meilleure raison que celle de mettre les militants dans la possibilité de poursuivre leur besogne d'animateurs, en les plaçant en une situation d'indépendance vis à vis du patronat ? Bientôt plus d'un arriviste ne manqua point de faire quelque action d'éclat pour avoir la place. Après quoi automatiquement — et d'aucuns diraient aussi marxistement — sa situation et la fonction de l'individu ayant changé, sa mentalité changeait aussi et devenait non plus celle d'un lutteur, mais d'un bureaucrate. Comme en toutes choses, il a pu y avoir quelques exceptions très rares et n'infirmant en rien la règle.

Le fonctionnarisme alla en croissant, surtout par la création de nouvelles caisses de secours, et la société de résistance se trouva transformée en société d'assistance. Dès lors, les nouveaux fonctionnaires ne furent plus que de vulgaires administrateurs, choisis parmi les modérés et les sages, et devant être agréés par les anciens de la coterie. Ils ont, d'ailleurs, constitué un syndicat entr'eux, pour la défense d'intérêts qu'ils n'ont plus en commun avec leurs administrés. Il ne fut même plus nécessaire d'avoir connu et pratiqué le métier de l'organisation dont on devenait le dirigeant. Le syndicalisme à proprement parler se trouva transformé en un mutuellisme, qui n'a rien de la largeur de vues et des buts que lui assignait Proudhon.

Néanmoins, la lutte de classe n'étant pas une invention, ni une découverte marxiste, puisque Aristote en parlait déjà il y a 23 siècles, quelques conflits naissaient encore entre ouvriers et patrons. Leur importance fut ridiculement exagérée et l'on voulut bien y voir la source, non seulement de la crise économique, mais de bien d'autres maux ! Il fallait coûte que coûte arriver à la « paix sociale », surtout pour mieux se préparer à la guerre internationale, qui, elle, signifie quelque chose d'autrement grave et terrible que les grèves et manifestations ouvrières. Nous ne faisons pas de l'ironie hors propos ; il suffit de bien relire la presse bourgeoise pour voir que l'argument principal pour prôner la paix entre exploités et exploiteurs est la nécessité avant tout de demeurer militairement fort en face de l'étranger. Ainsi la paix n'est invoquée surtout qu'en prévision de la guerre.

Les escamoteurs clérico fascistes

Voici maintenant que les profiteurs s'apprêtent à devenir des escamoteurs du syndicalisme, d'accord avec ses ennemis de tous temps. Ces derniers ont grande hâte d'imiter la France des pires défaitistes et capitulards, dont leur presse fait des éloges aussi vifs qu'écœurants. M. Pétain et ses complices cherchent à instaurer un régime clérico fasciste et persécutent juifs, francs-maçons, libres-penseurs et socialistes. Même les savants demeurés fidèles à l'esprit démocratique se voient pourchassés. Tout cela marche de pair avec une abjecte apologie de Hitler et Mussolini. En présence d'un tel spectacle, le monde du travail et de la pensée libres devrait témoigner de son opposition la plus décidée. L'ennemi se démasquant lui-même, nous montrant clairement où il veut en venir, c'est — nous n'hésitons pas à l'écrire — une trahison que de vouloir s'entendre avec lui, pour en accroître la force, l'influence, l'importance qui lui étaient déniées il n'y a pas encore longtemps.

Rappelons que nulle part l'exploitation n'était et n'est si odieuse que là où l'Eglise est puissante. Et voici que les

échappés des sacristies nous parlent d'anticapitalisme, de révolution même, à propos d'une conciliation de classes qui serait pour celle ouvrière l'acceptation de toutes les inégalités usurpations, infériorités, dégradations dont elle est victime. Une révolution, surtout économique, est inconcevable sans toucher à la propriété, et puisqu'il est question d'anticapitalisme, possession et gestion du capital seront-elles reconnues au personnel d'ouvriers et d'employés ?

La réforme nazifasciste

C'est précisément parce qu'une transformation économique s'impose qu'il faut bien se garder de toute compromission, confusion, corruption de principes et de groupements. Ceux qui ont toujours combattu le mouvement d'émancipation ouvrière ne feignent d'y adhérer et de le reconnaître légitime que pour l'entraver et l'arrêter dans son évolution naturelle.

Un examen même sommaire des « réformes » qui nous sont proposées le montre sans contestation possible. Nous savons tous, par l'Allemagne, ce qu'est le socialisme national et à quoi il a abouti : misères souffrances, persécutions et pour couronnement l'enfer de la guerre, avec l'intimation ouverte à tous les pays neutres d'avoir à chanter les louanges de Hitler, en attendant d'en subir les conditions. Car ce monsieur ne cache pas la prétention de dicter sa loi à toute l'Europe. En Suisse, le personnage le plus en vue préconisant « l'ordre nouveau » est M. Musy, l'homme qui avait résumé tout son programme en une « grande pénitence », qui aurait anémié tout le pays et ouvert ensuite la voie à un despotisme quelconque.

Adaptation au lieu de transformation

En matière économique que nous propose-t-on ? La corporation, dont l'agencement et le fonctionnement visent à briser toute résistance et revendication des travailleurs. Alors qu'il faut une transformation radicale, propre à